

Hélène Vignal

si l'on
me tend l'oreille



rouerque



Présentation

Dans toutes les foires, on fait la queue devant la minuscule roulotte de Grouzna. À chacun, la jeune fille murmure une phrase : « Si l'on me tend l'oreille, je parle. »

À chacun, elle prédit son destin.

Mais Grouzna ne sait pas lire son propre avenir.

Elle ne sait pas que, par le caprice du prince des Trois Provinces, sa vie nomade va bientôt être menacée. Car on n'aime jamais ceux qui ont la liberté d'aller où ils veulent, en colportant les histoires et les secrets qu'on leur confie.

Alors Grouzna la solitaire va s'allier à d'autres Récalcitrants. Ensemble, ils vont se mettre en route.

Si vous lui tendez l'oreille, Hélène Vignal vous racontera dans ce livre de très nombreuses histoires, celle de Grouzna et du troubadour indomptable, celle de l'enfant au ventre tatoué et du cracheur de feu, du marin survivant, de l'homme qui parle à ses animaux de bois, de l'ermite aux chiens... Elle vous amènera dans un monde poétique, aventureux et libre.

Du même auteur au Rouergue

Le grand concours - 2005, roman Zig Zag, 2005 (ill. Laetitia le Saux).
Les rois du monde - 2006, roman Zig Zag, 2006 (ill. Éva Offrédo).
Passer au rouge - 2006, roman doado.
Gros dodo - 2007, roman Zig Zag (ill. Claire Franek).
Bière grenadine - 2007, roman doado.
Trop de chance - 2007, roman doado.
Sorcières en colère - 2008, roman Zig Zag (ill. Diego Firmin).
Zarbi - 2008, roman doado.
L'ébouriffée - 2009, album jeunesse (ill. Clémence Pollet).
La nuit de Valentine - 2011, album jeunesse (ill. Isabelle Charly).
La fille sur la rive - 2011, roman doado.
Plan B pour l'été - 2012, roman doado.
Casseurs de solitude - 2014, roman doado.
Qui es-tu, Morille ? D'où viens-tu, Petit Sabre ? - 2016, roman boomerang.
Manuel d'un garçon invisible - 2016, roman doado.

doado

Hélène Vignal
si l'on me tend l'oreille

préambule : la réforme

Aux Trois Provinces comme ailleurs, on s'arrangeait gentiment du malheur et de l'allégresse, de la violence et de la bonté des êtres. C'était un pays simple, simplement nommé parce qu'il rassemblait trois provinces, celle des Vents Chauds, celle des Vergians et enfin le Littoral.

Succédant à son père, le Prince Baryte Myrtale était au début de son règne. Homme agité, il houspillait ses conseillers, ses concubines, ses chiens et ses cuisiniers. Il cherchait une idée, il voulait un acte fort.

– Il faut que quelque chose se passe, répétait-il, quelque chose de grand !

Dans sa résidence des Vents Chauds, où il dressait des faucons, Baryte Myrtale voulait un destin. Un destin pour lui, pour son peuple. Il avait un peu voyagé dans les contrées voisines, avait lu quelques livres, s'était fait raconter la vie des autres monarques.

– Creusez-vous les méninges ! assénait-il à qui voulait l’entendre. Je veux faire de ce pays un exemple !

Un exemple en quoi ? Personne n’en avait la moindre idée. Quelques courtisans téméraires se lancèrent :

– On pourrait changer la couleur du drapeau ?

– Décréter un jour du faucon ?

– Sacrifier un ours ?

Baryte Myrtale se désolait de la pauvreté de ces propositions. Il enrageait. Ailleurs, les dirigeants avaient des conseillers, des plans de développement, des conquêtes. La platitude de son existence le désolait. Les seuls plans qu’on lui soumettait étaient des plans de table, les cartes des itinéraires de chasse, et les seules stratégies qu’il déployait c’était aux échecs. *Aux Trois Provinces, on a toujours manqué de panache*, pestait-il. Les autres souverains étaient partout respectés et connus. Mais, aux Trois Provinces, le nom de Myrtale ne figurait nulle part. S’il se promenait seul et vêtu simplement dans une foire, qui le reconnaîtrait ? Au décès de son père, il avait certes déclaré un jour de deuil national. Mais qui l’avait respecté à part les courtisans du palais ? Personne. Sur le chemin du cimetière, il avait même croisé des marchands ambulants qui se pressaient pour rejoindre une des nombreuses foires du secteur, le sourire aux lèvres. Personne ne s’était incliné sur le passage du catafalque, personne n’avait manifesté la moindre émotion. *Ces gens sont des ingrats*, avait-il pensé, *des arriérés*.

Partagé entre ses trois territoires, mais aussi entre les sédentaires et les ambulants, il est vrai que le peuple des Trois Provinces se préoccupait peu des dynasties qui vivaient dans les palais des Vents Chauds. C'étaient de lourdes bâtisses aveugles au-dessus desquelles volaient des faucons domestiques, reconnaissables à leurs jets, ces lanières qui pendent de leurs pattes et qui flottent en vol. Quelques soldats patrouillaient par-ci par-là pour interpellier les rares malfrats du pays, des Districteries étaient chargées d'administrer la vie collective, et il existait des règles partagées et fluctuantes que nul n'avait jamais songé à écrire. On se mélangeait peu d'une province à l'autre, on préférait rester entre soi, sans pour autant détester ses voisins. Les sédentaires se méfiaient bien un peu des nomades, mais, lorsqu'ils arrivaient sur les places des villages pour dispenser richesses et enthousiasme, tout était pardonné au peuple des ambulants. Et puis, quand les foires s'achevaient, chacun reprenait sa vie. Les ambulants *ambulaient* avec au cœur un vague regret de maison, d'âtre, d'enfants endormis ; les sédentaires *séden-taient* en rêvant secrètement à une vie aventureuse et nomade qu'ils n'auraient jamais.

Partout dans les Trois Provinces, on aimait voir arriver les ambulants autant qu'on était soulagé de les voir repartir, chargés de ce qu'on avait bien voulu leur donner : des mets, de l'argent et des objets troqués.

Mais ce qu'ils emportaient surtout, c'était les confidences et les secrets qu'ils avaient charge de transformer et de distiller dans les histoires qu'ils racontaient aux quatre points cardinaux. Car ils savaient comme personne tisser mensonge et vérité, jusqu'à ce qu'on ne puisse plus les démêler. C'est pour ce talent qu'on les aimait, c'est aussi pour tout ce qu'ils savaient qu'on s'en méfiait.

Pour être un grand dirigeant, il faut un peuple discipliné et dévoué, s'était persuadé Baryte Myrtale au fil de ses réflexions.

Il voulait faire des Trois Provinces un pays moderne, une communauté organisée, rationnelle et efficace. Il avait fini par forger seul son idée, puisqu'il était entouré d'incapables. Et, peu à peu, son projet s'était dessiné : chaque ville, chaque village devait avoir ses commerces. Comme dans les pays voisins, on n'aurait plus besoin d'attendre les foires pour se faire couper les cheveux ou aiguiser ses couteaux. Tous les biens, tous les services seraient disponibles chaque jour en tous lieux. Elle était là, son idée géniale ! C'était là que son destin l'attendait ! Et son peuple allait l'aimer pour cela, on allait se souvenir de son nom. Et lui, le jour où il mourrait, chacun ôterait son chapeau devant sa dépouille, ses portraits seraient dans toutes les Districteries et les femmes voudraient donner son prénom à leurs enfants.

Il allait sortir ces contrées de l'archaïsme où elles s'étaient enterrées, et passer à la modernité. Tous ces ambulants, ces conteurs d'histoires saugrenues, ces menteurs patentés qui vivaient dans des conditions misérables allaient s'installer dans de vraies maisons, nouer des relations avec leurs voisins et vivre enfin normalement. Et les sédentaires pourraient enfin disposer des biens et services dont ils avaient besoin, tous les jours de l'année. Il en était persuadé, c'était le début d'un développement historique pour les Trois Provinces. Le pays n'attendait que lui pour prendre sa pleine puissance.

Il fit établir la liste des métiers. Elle était infinie. Il fallait mettre bon ordre à ce foisonnement insupportable. Épaté par son propre génie, il classa l'ensemble de ces métiers en quatre grandes catégories. Sous le terme de « Musiciens », on rangerait désormais les flûtistes, harpistes, joueurs de pipeau, de hautbois ou de oud, les choristes, percussionnistes, slameurs, poètes et violoncellistes, tous les ténors et les joueuses de guimbarde, tous les instrumentistes quels qu'ils soient, et même les luthiers, accordeuses et facteurs d'orgues.

Dans la catégorie de « Manœuvres », il rangea les menuisiers, peintres, maçons, axiers, bardeurs, tailleurs de pierre, plâtriers, vitraillistes, scieurs de long, fendeurs d'ardoise, ébénistes, couvreurs, tourneuses, briquetiers, polisseuses, bûcherons, charpentiers et autres carreuses...

Et, continuant son travail acharné de classement, il rangea sous le terme de « Gens de maison » tout ce que le pays comptait de sages-femmes, drapiers, nourrices, arracheurs de dents, diseuses de bonne aventure, friseurs, perruquières, rebouteux, cuisinières, barbiers, lingères, sabotiers, masseuses, chausseurs, dames de compagnie, lavandières, apothicaires, pleureuses, croque-morts, tresseurs de chapeaux, et autres coiffeuses et vanniers, en bref, tous ceux qui s'occupaient du corps ou de l'hygiène, de la naissance à la mort.

Enfin, il acheva son œuvre de classement par la rubrique des « Paysans », où se rangeaient tout naturellement tous les métiers liés à l'agriculture et à l'élevage.

– Mais quel génie, je fais, quel génie ! se répétait-il, tant cela lui semblait incroyable que personne avant lui n'ait pensé à une chose aussi simple et évidente.

Quand il eut terminé son colossal travail de classement, il était épuisé et confia à ses ministres le soin de répartir ces métiers équitablement dans les Trois Provinces. Il signa distraitement les affiches et les décrets de mise en œuvre et, pour fêter cette nouvelle ère, s'offrit une chasse mémorable avec ses plus féroces faucons.

l'histoire de Thaz Yalbur

Ce qui va être conté ici se passa bien avant l'accession de Baryte Myrtale au pouvoir. Grouzna était novice, quand cela lui arriva, presque encore une enfant. Elle commençait à voyager seule, et se répétait les histoires que ses mères lui avaient apprises. C'était son premier jour dans la province des Vents Chauds. Peut-être parce que c'est là que les princes avaient établi leur demeure, peut-être parce que le climat y était torride, dans ces contrées les tempéraments étaient plus sanguins qu'ailleurs. Ceux des Vents Chauds aimaient se défier, se mesurer les uns aux autres, et entretenaient avec les provinces voisines une concurrence tenace. La jeune Grouzna de l'époque tirait donc sa roulotte depuis une longue journée lorsqu'elle vit se densifier les habitations à l'approche de la ville fortifiée de Maldrem. On devinait déjà la lune dans le ciel pâle, et le souffle de la jeune femme lançait des rubans de vapeur dans le crépuscule. Dans moins d'une heure, elle aurait rejoint la place, là-haut, au centre de cette ville dont elle ne

savait rien, à part que s'y tenait une des plus grandes foires de la région, et qu'elle était dressée sur un promontoire rocheux où il lui faudrait hisser sa charge à bras nus. Une fois là-haut, elle tournerait longuement avant de choisir son emplacement, puis elle irait au cimetière saluer les morts avant de cuire sa soupe. La ville et la nuit étaient proches, maintenant. Elle percevait le lent repli des habitants vers les foyers, et admirait un nuage d'étourneaux qui formait des volutes au-dessus d'un bosquet. Des voix d'hommes chantaient dans le lointain.

Son jeune corps était encore maladroit avec la lourde roulotte, mais elle s'y attelait chaque jour comme *ses mères* l'avaient fait avant elle, refusant, génération après génération, d'acquiescer un cheval. Depuis qu'elle avait pris la route seule, elle apprenait à chaque pas comment doser la tension de son cou, des muscles de son dos en contrepoint de ceux de son ventre. Elle jugeait la longueur de ses foulées pour avancer efficacement sans s'épuiser. Elle savait caler son souffle sur le balancement de ses hanches et connaissait des chants pour soutenir son rythme.

Grouzna était en avance. La foire ne commençait que dans trois jours. Il lui restait très peu de millet, mais avec l'oseille et les mûres qu'elle avait ramassées en route, elle pourrait manger ce soir et sans doute le

lendemain. Elle avait alors peu de clients, elle avait souvent faim et comptait sur la foire de Maldrem pour faire le plein de vivres et d'argent.

Avant d'entamer la côte qui menait à la ville fortifiée, il y avait un large virage contournant la boucle d'une rivière. Grouzna s'y arrêta pour reprendre des forces. Elle porta sa gourde à sa bouche, mais suspendit son geste, l'oreille aux aguets. Les chants qu'elle avait entendus tout à l'heure s'étaient rapprochés. C'étaient bien des voix d'hommes. Elle essaya de reconnaître les paroles entonnées, les rythmes qui les guidaient, mais son oreille de musicienne ne trouva aucun fil à tirer dans ce chahut. Elle but abondamment et se prépara à l'épreuve physique qui l'attendait. Elle respira, tira sur les muscles de ses bras, qu'elle étendit vers le ciel, de son dos, qu'elle ébroua plusieurs fois, secoua sa tête pour détendre sa nuque et plia ses genoux.

C'est le silence qui suspendit son dernier geste. Au loin, la valse des étourneaux avait cessé et leurs cris s'étaient tus. Quelques cheminées s'étaient mises à fumer et l'air était empli des premières odeurs des soupers, mêlées aux effluves du soir. La nuit montait. De l'autre côté de la rivière, il y avait deux hommes qui l'observaient. Deux hommes muets. Leurs jambes flageolaient d'une façon inquiétante et peinaient à les porter.

C'était Thaz et Rasté, les frères Yalbur. Ils étaient sortis ce soir-là pour enterrer la vie de garçon de Rasté, à peine vingt ans, qui se mariait le lendemain. Interdite, elle sentit les frères Yalbur la dévorer des yeux. Sa cuisse droite se mit étrangement à trembler comme celle d'une bête surprise dans la forêt. Quand, sans cesser de la regarder avec cet air étrange, ils mirent leurs bottes dans l'eau de la rivière pour la traverser, elle ignorait ce qu'elle était censée faire. Elle les observait se rapprocher trébuchant et titubant sur les cailloux, et ressentait un mélange de compassion et de vigilance. Thaz s'arrêta devant elle, se remettant à chanter, beaucoup plus doucement et toujours aussi faux. Il fit signe à son frère Rasté de s'approcher.

Il détailla la gorge de Grouzna mouillée de sueur et salie de poussière, son buste, ses hanches, avec un air inquiétant. Elle vit l'autre approcher aussi, et, alors qu'elle se demandait comment faire pour que sa cuisse arrête de frémir comme celle d'une jument sous l'assaut des mouches, une première main se posa sur elle.

Très rapidement, l'homme l'immobilisa et, comme pour le mettre à distance, elle baissa son regard. *Il aurait fallu fuir plus tôt*, pensa-t-elle quand quatre bras vigoureux la bloquèrent. Il lui semblait bien maintenant que dans les avertissements de *ses mères* étaient contenues des situations comme celle-ci. Le temps de voir passer ces pensées dans sa tête, on l'avait allongée

sur le sol. Dans son dos, sur ses talons et ses coudes, les cailloux de la rive poussaient leurs pointes et perçaient sa peau, la déchiraient. Tendue et cherchant de vains replis, elle se concentrait sur leurs morsures, qui lui rappelaient ses chutes d'enfant, ou les ampoules héritées du trait de la roulotte. Elle savait que toutes ces blessures s'étaient réparées une à une.

Tout. S'était. Refermé. Tout. Se. Refermera. Tout. Ira. Bien.

Ce sont ces mots qui tournaient dans sa conscience, tandis que Rasté, le futur marié, s'agitait tristement sur son corps, la malaxant et la dénudant avec fébrilité. Dans la nuit opaque, les mères immobiles observaient la scène. *Mère-la-ruse* était postée à la fenêtre de la roulotte, *Mère-le-soin* se tenait accroupie près d'elle, une main posée sur son front, tandis que *Mère-l'envers* et *Mère-l'assaut* attendaient, debout dans la rivière. Toutes la regardaient paisiblement, comme on surveille un enfant qui joue. Grouzna conclut de ces regards tranquilles que rien d'irréparable n'était en train de se passer. Rien à quoi elle ne pût survivre, quoi qu'il en soit.

Depuis la rivière, *Mère-l'assaut* lui ordonna de dire à Rasté ce qu'il n'avait pas demandé à savoir. Et, puisque l'oreille de Rasté Yalbur se trouvait justement contre la bouche tremblante de Grouzna à ce

moment-là, et malgré son souffle haché par la violence qui l'écrasait, elle y glissa des mots que personne d'autre que lui n'entendit.

Rasté n'écoula pas, mais ces mots entrèrent en lui. Ils révélèrent qu'après son mariage il vivrait deux années heureuses, acquerrait des terres infertiles qu'il passerait sa vie à cultiver en vain. Les mots de Grouzna annonçaient la sourde maladie qui était déjà en train de ronger le corps de sa promesse, qui mourrait en donnant naissance à leur premier enfant. Ils décrivaient comment il aurait froid et faim toute sa vie et comment il se souviendrait de ces mots au moment de mourir, juste avant de sauter de l'arbre où il finirait par se pendre quand il ne lui resterait plus rien qu'une simple corde.

– Souviens-toi, lui murmura-t-elle, souviens-toi de cet instant et de mes mots, car, si l'on me tend l'oreille, je parle. Tout peut encore changer, ajouta-t-elle, car je sais aussi racheter les cœurs.

Mère-le-soin, penchée au-dessus d'elle, ferma les yeux en signe d'acquiescement et affermit le toucher de sa main fraîche sur son front. Puis, épuisée et nauséuse, Grouzna se tut.

Rasté était gris et confus. Il se releva écoeuré, par l'alcool et la faiblesse de son corps – mais il ignorait qu'il venait de sceller la fin des temps heureux. Les

mots de Grouzna avaient pénétré son esprit, l'avaient labouré comme un champ fertile, mais il ne sentait encore rien de leur germination inexorable. Il s'empara de la bouteille qui dépassait de la poche de Thaz et noya cette sensation dans l'alcool. Les deux hommes s'éloignèrent en titubant, sans un regard pour la fille allongée au bord de la rivière, pressés d'oublier. Leurs voix ne chantaient plus.

Les mères, immobiles, les regardèrent s'éloigner. Elles seules pouvaient percevoir l'infamie qui souillait ces deux hommes pour toujours. Elles s'approchèrent toutes les quatre de Grouzna, l'aidèrent à se relever, à se laver dans l'eau de la rivière en murmurant des paroles de réconfort, la frictionnèrent avec assurance et douceur. Puis elles s'allongèrent contre elle dans la roulotte en lui racontant des histoires amusantes, des histoires de rien, anecdotes de villages, vieilles coutumes de moissons, astuces de jardiniers, recettes de bonnes femmes, et veillèrent sur son sommeil en chantant les chants qui réparent.

la bouche tremblante

Ainsi commença le chemin solitaire de Grouzna, bien longtemps avant que Baryte Myrtale n'arrive au pouvoir. Comme l'avaient fait *ses mères*, elle apprenait avec son épreuve la fragilité et la force de son état. La roulotte resta trois jours au bord de la rivière. Les mûres séchèrent et l'oseille fana. Grouzna jeûna et dormit, veillée par les souffles chauds de *ses mères*. Pendant son sommeil, le travail des rêves s'accomplit, chassant le mauvais, gardant le bon. Elle fit l'inventaire de ses muscles, de ses os, de ses muqueuses, de ses cheveux, de ses ongles. Passa tout en revue. Tout était là. Rien ne lui avait été pris qu'un peu de peau, de sang et beaucoup d'énergie. Tout se réparait. Seule sa bouche continuerait à trembler jusqu'à sa mort. Elle aurait les lèvres tremblantes pour toujours, car il faut bien une trace des outrages, il faut bien qu'existe aussi leur souvenir.

Au bout de trois jours, bien que toujours affaiblie, elle comprenait avoir appris ce qui lui manquait sur la sauvagerie des Hommes. Elle avait exploré leur face

grimaçante et était sortie de l'innocence. Elle reprit son chemin, tira péniblement sa roulotte jusqu'au grand champ de foire de Maldrem. Quand elle passa les fortifications, elle vit que tous les marchands étaient déjà installés. Ce fut la seule fois où elle ne choisit pas sa place. Il n'en restait qu'une, étroite, peu visible. Elle en conclut que ce serait la sienne, y cala sa roulotte et fila au cimetière.

Elle aimait les tombes aux noms effacés, envahies de lierre et de mousses, et, à chacune de ses étapes, avait pris l'habitude d'adresser un salut fraternel à leurs occupants : les voyageurs, les colporteurs, les diseuses de bonne aventure, les exilés, les sorcières, les mages et les troubadours anonymes qui reposaient là. Comme *les mères* le lui avaient enseigné, partout où elle s'installait, c'est vers ces sépultures oubliées qu'elle allait d'abord. Elle tira donc la flûte de sa poche et joua quelques notes au gré de son inspiration, de sa bouche désormais tremblante. Et il est vrai que, dans le cimetière vide, les défunts se sentirent moins seuls et une infime pellicule d'oubli fut balayée. Au loin, elle entendait la foire battre déjà son plein. Elle ne pouvait rester plus longtemps, prit congé des spectres, leur promit de revenir et courut travailler.

Elle avala rapidement un millet mal cuit, pour trouver un peu de force, et s'installa enfin. Elle tira le tabouret de la roulotte et le posa à l'extérieur. Elle

s'y assit et se mit à jouer de la flûte, comme elle avait appris à le faire pour attirer les clients.

Mais sa bouche désormais tremblante donnait un son étrange à l'instrument. Un son inouï qui suspendit un instant la foire de Maldrem. Il était fait de tissu déchiré et de terre marine. Il était léger comme un beignet chaud et aussi brûlant qu'un piment. Chacun pensait l'avoir déjà entendu. Mais où ? C'était un son qu'on reconnaissait, qu'on se maudissait d'avoir oublié, un son qui demandait des comptes sur les mensonges et les oublis. Un son qui ne passait rien sous silence, le rappel d'une promesse qu'on n'avait pas tenue. Un remords, un remous, un rendez-vous irrémédiablement manqué. Grouzna elle-même sentit les poils de ses bras se dresser. *Ah, quelle malchance que ma bouche tremble ainsi, pensa-t-elle en rougissant, moi qui n'ai que peu de clients, avec un son pareil, je ne vais plus attirer personne.*

Pourtant, à partir de ce jour, c'est exactement l'inverse qui se produisit. On fit la queue devant la roulotte de Grouzna, qui ne désemplit pas, ni ce jour-là ni ceux qui suivirent. À chacun elle murmurait le rituel : « *Si l'on me tend l'oreille, je parle* », en écartant le rideau de soie jaune de sa caravane.

Les chalands, les marchandes, les vagabonds et même quelques brigands se pressèrent dans la minuscule roulotte. Le dernier jour, elle vit Thaz prendre

son tour dans la file d'attente, épuisé par la noce de son frère, les yeux cernés de mauve et l'épaule affaissée. Elle n'eut ni peur ni colère quand elle le vit approcher. Mais, quand elle posa ses yeux verts sur lui, le jeune Thaz qui gagnait tous les concours de lancer de grume, le champion de lutte, le Thaz qu'on appelait pour les travaux de force et pour porter les cercueils, celui-là même qui avait, dit-on, survécu à l'attaque d'un ours à l'âge de treize ans, ce Thaz-là se mit tout bonnement à pleurer. Pourtant, ceux qui affirmèrent l'avoir entendu sangloter derrière le rideau jaune de cette roulotte ne furent jamais crus.

La foire de Maldrem toucha à sa fin sans que Rasté vienne dans la petite roulotte. Thaz l'y avait invité, pourtant, plusieurs fois. Mais Rasté était tout affairé à sa nouvelle vie d'homme marié, plein de l'assurance de son nouveau statut, et préférait oublier ce qui s'était passé quelques jours plus tôt près de la rivière. *C'est ainsi que doivent aller les choses, pensait-il. Les femmes qui marchent seules par tous les temps s'exposent aux dangers. Ce qui leur arrive, elles le provoquent par la vie qu'elles ont choisie. Et d'ailleurs, qui peut savoir si ces sorcières n'envoûtent pas ceux qui croisent leur chemin ?*

Personne d'autre que lui ne sut que son destin se déroula exactement comme Grouzna le lui avait murmuré à l'oreille près de la rivière. Au moment de mourir pendu à sa corde, six ans plus tard, alors

que les Trois Provinces étaient ravagées par le chaos et la misère, il ne fut pourtant pas seul. *Les mères* vinrent, veillèrent sa dépouille jusqu'à ce que son dernier souffle eût rejoint le plus haut des rares nuages qui passaient sur les Vents Chauds, lui fermèrent les paupières, arrangèrent ses cheveux, puis s'en retournèrent dans le sillage de Grouzna.

Grouzna avait, au fil des années suivantes, construit sa réputation, de foire en foire. Bien que discrète et respectueuse, elle n'était pas très populaire parmi les marchands. Elle saluait chacun poliment, mais avait l'habitude qu'on détourne les yeux à son approche. Elle n'avait pas l'idée de s'en formaliser, on craignait ce qu'elle savait. Elle souriait, et, de sa voix sourde et douce comme un ruisseau souterrain, elle marmonnait :

– Peu importe, toi aussi un jour tu monteras dans ma roulotte, car si l'on me tend l'oreille, je parle.

Au fil du temps, aux Trois Provinces, chacun se fit son idée sur elle. Dans les Vergians, où régnait le pragmatisme, on la trouvait sotte de ne pas acheter un cheval. Les habitants du Littoral, qui avaient appris l'humilité de l'océan, la regardaient avec un mélange de crainte et de respect. Dans les Vents Chauds, on était facilement nerveux, et on détestait en particulier son habitude de traîner dans les cimetières. Les villageois y voyaient un danger pour leurs défunts (comme s'il pouvait arriver quelque chose

de pire que d'être couché sous la terre froide pour toujours).

– Que fais-tu là ? Laisse-donc nos morts tranquilles !

– Mais, répondait-elle de sa voix tremblante – et pour l'entendre les villageois étaient obligés de s'approcher près, tout près de sa bouche –, mais, moi aussi, j'ai une ancêtre qui repose ici.

Et elle montrait une vieille tombe au nom effacé, à la pierre fendue, moussue, oubliée de tous depuis toujours, et elle ajoutait :

– Ici repose mon ancêtre Loulou – à moins que ce ne fut Sakina, Katel ou Alicy –, elle était voyageuse comme moi, poursuivait-elle de sa voix sourde, et c'est dans votre village précisément qu'elle a fini sa vie. Je ne pouvais passer sans m'arrêter un instant sur sa tombe et lui jouer un petit air de flûte.

– Katel, s'interrogeait-on, as-tu connu une Katel, une Alicy ou une Loulou qu'on aurait enterrée ici ?

Personne ne s'en souvenait, mais personne non plus n'était capable de dire qui était couché dans la tombe qu'honorait Grouzna. On avait beau faire le tour des plus anciens, nul ne savait dire qui était enterré là. Pour finir, il fallait bien reconnaître que c'était quelqu'un qu'on avait trop longtemps négligé. Confus et honteux, les esprits belliqueux des Vents Chauds finissaient toujours par la laisser seule au cimetière, jouer de la flûte sur la tombe oubliée.

Plus elle mûrissait, plus elle travaillait, moins Grouzna s'inquiétait pour son petit commerce. Régulièrement, les autres marchands se plaignaient :

– Cette année a manqué d'eau, le blé est maigre et la farine sera chère, disait le meunier.

– Ne m'en parlez pas, répondait le jardinier, je passe mes nuits à chasser les doryphores.

– Au moins, tu peux les chasser, se plaignait le vannier, mais, hélas, que puis-je faire, moi, contre le champignon des roseaux ?

– Et toi, Grouzna, finissait-on par lui demander, que crains-tu pour ton commerce ?

– Oh, moi, je ne crains rien – et l'on devait s'approcher de sa bouche pour entendre ces mots confiants –, j'aurai toujours du monde dans ma roulotte.

On ricanait autour d'elle :

– Peut-être bien qu'il y aura du monde pour souhaiter y monter, mais comment te paieront-ils s'ils ne peuvent eux-mêmes vendre leurs œufs, leurs tissus ou leurs pots ?

– Cela n'a pas d'importance, répondait-elle dans un sourire.

Mais, entre-temps – ainsi meurent les conversations sur les marchés –, des clients s'étaient approchés pour demander des pommes, des clous ou des biscuits, et la dernière phrase de Grouzna s'était envolée dans le bruit des transactions, car personne n'avait pris le temps de s'approcher assez près de sa bouche.

Bankou : les retrouvailles

Quand Alfred parvint à Bankou, dans la province des Vents Chauds, il était loin de se douter des plans fiévreux que faisait, au même instant, Baryte Myrtale en son palais. Le ciel étirait des nuances de rouge et d'orange sur l'horizon, il restait juste assez de lumière pour installer son campement pendant que refroidissait le moteur de son vieux camion. La foire de Bankou était réputée pour son animation et il espérait renflouer un peu ses caisses. La vieille mécanique de son manège avait besoin de réparations, il avait senti des accrocs dans la rotation de l'axe, des minuscules sursauts qui faisaient rire les enfants, mais qu'il devait rectifier, sans quoi tout se fausserait et finirait par se bloquer. La foire ne commençait que dans deux jours, cela lui laissait le temps de faire le nécessaire. S'il en avait le courage, il repasserait aussi un peu de peinture sur ses animaux de bois. Il se réjouissait d'avoir du temps devant lui et savait exactement où il souhaitait s'installer. Loin de la rivière, car elle effraie les mères, pas non plus sous l'arbre dont les feuilles et la

sève poissent ses mécaniques. Il allait se mettre vers la taverne afin que les parents puissent surveiller leurs enfants sur son manège en se rafraîchissant.

Lorsque le soleil lança un dernier rayon écarlate dans ce ciel digne d'un décor de théâtre avant de s'abîmer derrière la ligne d'horizon, il y vit un heureux présage. Cela faisait plusieurs années qu'il n'était pas venu à la foire de Bankou. Il devait commencer par prendre du repos, car il allait probablement travailler sans répit pendant les quatre jours qu'elle durerait. Il espérait voir tous les enfants tourner sur les animaux de son manège, du matin au soir. Il leur jouerait des airs de violon qui les feraient rire. Il en connaissait mille, mais se surprenait à improviser parfois des mélodies qu'il n'avait jamais entendues ni apprises. Et, quand les petits finiraient par être épuisés et désertar la place, arriveraient deux par deux les amoureux. Il baisserait alors les lanternes et ralentirait son rythme pour les bercer, il reprendrait son violon et jouerait des airs langoureux, entraînants ou mélancoliques selon ce qu'il sentirait des couples enlacés sur sa licorne, son cygne ou sa biche.

Quand il eut lâché son volant après toutes ces heures de route, il fit donc quelques pas sautillants pour se dégourdir et sentir le sang circuler dans ses jambes. L'air du soir était doux et les merles se chammaillaient dans les arbres, juste avant de glisser leur

tête sous l'aile pour la nuit. À son tour de prendre des forces. En chantonnant, il ouvrit les portes de son camion, y entra, les tira sur lui et se glissa dans le petit espace vide, entre les pattes de la licorne et celles de la biche. Là, il enroula sa couverture autour de lui en se félicitant d'être arrivé le premier pour choisir cet emplacement idéal, et plongea dans un profond sommeil en quelques secondes, le sourire aux lèvres, car il aimait sa vie.

Le lendemain matin, il se réveilla d'une étrange humeur. *Il est trop tôt*, pensa-t-il en se retournant entre les pattes de ses animaux, *je peux bien dormir encore un peu*. Et, au lieu de se lever en sifflotant et de pratiquer sa gymnastique quotidienne, il colla son menton à sa clavicule et se replia sur lui-même.

– Ne me regarde pas comme ça, lança-t-il à la biche, dont les grands yeux surpris le transperçaient, j'ai bien le droit, non ? Une seule fois dans toute une vie, je peux bien dormir plus longtemps...

Et ce qu'il dit fut fait. Si quelqu'un avait glissé un œil par la vitre arrière du camion d'Alfred à cet instant, il aurait aperçu les ailes du cygne déployer lentement leur ombre sur son visage et ses yeux se refermer. Mais, quand une foire se prépare, on a bien d'autres choses à faire que de regarder un homme s'endormir, au travers d'un hublot sali par la poussière des routes.

Une deuxième fois dans la même journée, il émergea du sommeil. Cette fois, il remarqua, à la lumière qui traversait la vitre, que le soleil était déjà haut dans le ciel. Autour du camion, il entendait des voix s'interpeller, des bruits de caisses jetées sur le sol, des barres de fer que l'on emboîtait et des allées et venues de véhicules de toutes sortes. Certains, passant à proximité, lisaient à voix haute l'inscription orange peinte sur son vieux camion gris, « Le manège d'Alfred », un sourire dans la voix. Juste de l'autre côté de la tôle, l'homme mal réveillé se débattait entre deux mondes, protégé par les pattes de ses bêtes, qui maintenant le dévisageaient toutes avec stupéfaction : la biche, la licorne, le singe, la tortue, le cygne, le dragon et l'éléphant n'en revenaient pas de cette flemme qu'ils ne lui avaient jamais vue.

Alfred pensa aux petites réparations qui l'attendaient. Il en fit un inventaire rapide, et décida que le coup de peinture sur les animaux pouvait bien attendre une semaine ou deux.

Je peux me rendormir un peu, se dit-il en remontant sa couverture sur son menton, où une barbe naissante la retint comme un velcro. Et en fermant les yeux, dans le brouhaha environnant, il entendit une musique douce, une flûte, lui sembla-t-il, mais cette pensée fut si furtive qu'il n'eût pas le temps de la retenir.

C'est une bonne odeur de soupe et une grande faim qui le tirèrent du sommeil une troisième fois. Et il eut enfin envie de se lever. De se lever, vraiment.

– Oh, que j'ai faim ! Mais une faim de loup ! lança-t-il à la cantonade, et ce mot fit frissonner la biche.

Quand Alfred sortit de son camion, il esquaissa ses petits pas de gymnastique du réveil et scruta les environs pour trouver d'où venait cette délicieuse odeur. Autour de lui, la place était méconnaissable. Des dizaines de camions, carrioles, étals, charrettes, panneaux, panières, tables, marmites géantes, stands et boutiques avaient été installés, dessinant un paysage multicolore et animé. Une file de véhicules attendaient pour trouver la place idéale : qui près de la rivière pour rafraîchir ses limonades, qui sous l'arbre pour faire de l'ombre à ses oiseaux chanteurs, qui un peu à l'écart pour conseiller discrètement sur ses philtres d'amour, qui près du boulanger pour mettre ses fromages en valeur, ou près du boucher pour vendre ses épices.

Alfred avisa près de son camion une roulotte à bras, sans inscription, sans couleurs hormis un rideau jaune à la porte. Un escabeau avait été posé devant. *Ce commerçant devrait peindre sa roulotte, pensa-t-il. Il faudra que je lui donne quelques conseils pour rendre son affaire plus rentable. C'est qu'il n'y a pas si longtemps j'étais un débutant, moi aussi.* Puis il se dirigea